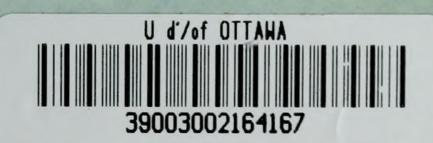
Jules Mathorez

JULIEN GUESDON



J. MATHOREZ

JULIEN GUESDON

POÈTE ANGEVIN

ET LIGUEUR BRETON



PARIS
LIBRAIRIE HENRI LECLERC
219, RUE SAINT-HONORÉ, 219
et 16, rue d'Alger

—

1913

-gues Boulenger

JULIEN GUESDON

POÈTE ANGEVIN

ET LIGUEUR BRETON

Extrait

du

Bulletin du Bibliophile

tiré a 50 exemplaires

J. MATHOREZ

JULIEN GUESDON

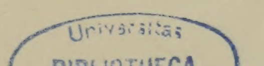
POÈTE ANGEVIN

ET LIGUEUR BRETON



PARIS
LIBRAIRIE HENRI LECLERC
219, RUE SAINT-HONORÉ, 219
et 16, rue d'Alger

1913



JULIEN GUESDON

POÈTE ANGEVIN ET LIGUEUR BRETON

A Monsieur le Premier Président
d'Aix-en-Provence. C. G.

Au lieu même où la Maine et la blonde Loire se réunissent, enfouis dans la verdure se jouxtent deux villages aux coquettes maisons blanches : la Pointe et Bouchemaine. Des rosiers remontants garnissent jusqu'aux faîtes les demeures des paysans et des pêcheurs d'aloses. L'horizon est coupé par de hauts peupliers à l'ombre desquels serpentent les deux rivières; des côteaux rocailleux, que Bacchus favorise, surplombent mollement la rive droite de la Maine. Au printemps, lorsque les eaux qui inondent et fertilisent les prairies se sont retirées, quand les haies sont embaumées du parfum des aubépines et des chèvre-feuilles, on croirait respirer en ce doux coin d'Anjou l'air aimable et fin des collines de San-Miniato. Les rancunes vivaces et les fortes haines ne semblent pas pouvoir naître en cette région. Mais, aux époques troublées, les hommes les plus sceptiques deviennent parfois les enthousiastes les plus farouches et les tempéraments calmes des caractères rêveurs vibrent alors à l'unisson des natures les plus frustes.

Or, au milieu du XVIe siècle, la famille Guesdon vivait paisible, tantôt à Angers, tantôt à Bouchemaine,

sur sa terre du Haut-Plessis. Jusqu'aux temps des guerres de religion elle n'avait pas eu d'histoire et, s'il faut en croire le commun proverbe, elle devait être heureuse. Mais après la mort de Henri III les habitants d'Angers se divisèrent en deux camps. Loyaliste, la municipalité de la ville avait dès le principe accepté la légitimité du nouveau roi et dans l'oraison funèbre du dernier Valois, prononcée à Saint-Maurice d'Angers, le curé de Langeais, Théodore Voute, avait dit : *il faut obéir à son roy encor qu'il soit héréticque et de mauvaise vie.*

Un parti de malcontents s'était formé à Angers contre ces libéraux de la première heure. Un prêtre ardent, du nom de Girault, théologal de la cathédrale, se mit à la tête des ultramontains et recruta pour la ligue de nombreux partisans. Sollicité par la municipalité, le Parlement de Tours fit arrêter Girault et le condamna au fouet. Sous les yeux des Angevins la sentence fut exécutée le 8 août 1590 (1). En même temps que Girault, le Parlement avait condamné plusieurs de ses complices. Quelques particuliers furent fouettés, frappés de fortes amendes et bannis d'Angers. Ces proscrits allèrent à Nantes avec Girault et ils accrurent le parti des ligueurs.

L'attrait du paysage, le charme de la vie paisible ne surent retenir les Guesdon de se mêler aux aventures politiques ; sans doute espéraient-ils y recueillir sinon la renommée du moins quelque gloire susceptible de rehausser l'éclat d'une maison jusqu'alors inconnue. Ils devinrent farouchement ligueurs et pour eux il ne fut pire ennemi que les huguenots et le roi Henri IV.

Jean Guesdon était avocat à Angers en 1576, il se

(1) Mourin. *La Ligue en Anjou.*

lança à corps perdu dans le parti du théologal Girault lorsque celui-ci se mit à la tête des malcontents. Par arrêt du 24 octobre 1589, le Parlement de Tours le décréta d'accusation pour félonie et rébellion. Loin d'assagir Jean Guesdon, les sentences du Parlement excitèrent encore son ardeur ; un jour advint où l'avocat angevin prit la route de Paris dans le but d'assassiner Henri ; mais la police royale veillait et à Chartres on arrêta Guesdon qui fut pendu et brûlé en place de Grève, le 15 février 1596.

Jean Guesdon paya de sa vie ses projets de ligueur ambitieux ; Julien Guesdon (son frère très probablement) fut plus heureux que lui. Après s'être compromis avec les ligueurs angevins, il se retira à Nantes où il mit son intelligence et sa plume au service du duc de Mercœur et de ses partisans. A jouer ce rôle il a acquis quelque renommée. Au vrai, sa gloire a toujours été modeste et si dans les histoires littéraires les plus complètes, on rencontre parfois le nom d'Olényx du Mont-Sacré, Julien Guesdon n'est jamais mentionné. Ses œuvres, cependant, ne sont pas dénuées de tout intérêt historique ou littéraire ; aussi à défaut d'un monument grandiose, ce poète mérite-t-il qu'on lui dresse au moins une humble stèle qui marque son existence.

II

La vie de Julien Guesdon est tout à fait inconnue. Pour en retracer quelques épisodes, il est nécessaire d'avoir recours à ses œuvres et celles-ci, même, ne fournissent guère de renseignements circonstanciés.

Guesdon naquit sur la paroisse de Bouchemaine ou

à Angers. Dans cette ville il fit de bonnes humanités ; il y apprit les langues mortes et l'italienne. Ses ouvrages dans lesquels il paraphrase Virgile, Horace, Pétrarque et l'Arioste, ses épîtres dédicatoires dans lesquelles il cite des vers du vieil Homère témoignent de sa culture. Guesdon lut beaucoup les écrivains français de son temps, Belleau, du Bellay et Bartas ; entre tous Ronsard fut son poète favori. Dans une ode dédiée à sa mémoire il dit :

Ronsard, homme sur-humain
Père de la poésie
L'on te veut donner en vain
Vandosme pour ta patrie,
Car le séjour plus divin
Du beau terrouer angevin
Mesme ne me semble digne
De ce vanter de ton nom
Et d'avoir le beau renom
D'avoir produict un tel cygne.

Ailleurs, copiant Marulle, il établit un classement des poètes français et son jugement est le suivant :

Ronsard doit marcher le premier
Bellay, Belleau sont sur l'envie
Garnier a seul la tragédie
Barthas est exquis ouvrier
Docte est Baif, rude au mestier
Rare est l'esprit du grand Jodelle.
La satyre en France est pucelle
Si d'autres y voulez employer
Ce sera gaster du papier.

Après avoir terminé le cycle de ses études Guesdon se prit à voyager. Dans un sonnet dédié à Mercœur et écrit à sa louange il prétend avoir couru à travers le monde.

J'estime avoir couru la plus grande part du monde
Veu maints princes et rois et maint gouvernement
Mais je n'en ay point veu qui plus également
Contentant tout chacun aye l'âme plus ronde.
. . . .

Les voyages de Guesdon en Italie paraissent être ceux dont il garda le meilleur souvenir ; dans la Péninsule, Sienne notamment le frappa ; à cette cité il a consacré deux de ses poèmes dont l'un est intitulé : *Ode pindarique sur la louange de la ville de Sienne*. Il recommande cette ville au voyageur :

Qui veut voir choses nouvelles
Un doux printemps gratieux
Et d'accortes demoiselles
Aux beaux seins et aux beaux yeux.

Sienne, la ville des fontaines et des mille tours hautaines qui lui servent d'ornement, Sienne, la cité aux palais triomphants, Sienne avec sa grande place en forme de coquille semble avoir été pour Guesdon la ville de rêve vers laquelle se reportent toujours les souvenirs heureux des mortels qui eurent le bonheur de la visiter.

Dans ses *Meslanges et exercices*, le poète consacra encore deux pièces de vers à célébrer la beauté des fontaines de Sienne et principalement la source de l'Aqua Borra. Cette fontaine jouissait alors de la réputation de guérir la pierre et l'entérite :

C'est une chose admirable
Très certaine et véritable
Qu'aussitot que l'on te prend
Par les deux bouts on te rend.

A ces vers d'un goût douteux, le poète en ajoute quelques autres pour exalter diverses vertus de l'Aqua Borra. Il nous apprend notamment que les femmes

stériles pouvaient devenir mères après avoir goûté à cette source merveilleuse.

Après son séjour en Italie Julien Guesdon revint à Angers ; il entra dans le parti des ligueurs, s'y compromit irrémédiablement et s'il ne fut pas chassé de sa ville natale, il crut prudent de se réfugier à Nantes où il s'attacha à la personne de Mercœur et à celle de ses amis de Bois-Dauphin. Il accomplit pour eux diverses missions, on le rencontre tantôt à Nantes et tantôt à Josselin. En 1591, il séjournait dans cette petite cité car il date de Josselin l'épître dédicatoire du *Premier livre des Amours d'Euriclée* offert à Mme de Bois-Dauphin. Il était également à Josselin en 1593, à la date du 7 mars. La dédicace de ses *Épigrammes, stances, odes et madrigalles,* offertes à Bois-Dauphin est en effet datée de cette ville.

Bien qu'il ait été l'un des partisans les plus ardents de Philippe de Lorraine et de la famille de Laval, Guesdon paraît avoir assez peu vécu dans l'intimité de leur entourage. Aucune de ses poésies n'est dédiée aux rimeurs et rimailleurs plus ou moins notoires qui vivaient aux dépens de Mercœur et de la duchesse. A Nantes, les principaux amis de Guesdon furent Charles, peintre et valet de chambre du duc et Hortence, joueur de luth de la duchesse.

J'ai vainement recherché au cabinet des estampes un portrait gravé par Charles et s'il fallait prendre au pied de la lettre les éloges que Guesdon décerne à son ami la disparition des œuvres de cet artiste ignoré serait véritablement regrettable.

Charles divinement a portraict notre maitre
En crayon et en cire et s'il le veut graver
Encore sur le cuyvre afin de me braver
Qui sur le seul papier mon labeur fait paraitre.

Tels sont les compliments que Guesdon octroie à l'auteur des portraits de Mercœur. L'amitié, sans doute, les a dictés. Charles devait être quelque peintre famélique vivant dans l'entourage de Mercœur et par lui pensionné.

Guesdon n'habitant pas la maison de Philippe de Lorraine ne connaissait pas la duchesse ; durant trois années il fut au service de Mercœur et c'est seulement à la fin de ses pérégrinations en Bretagne qu'il lui fut présenté. Ces faits ressortent d'une pièce de vers qu'il lui adressa :

Madame, je ne puis ayant servi mon maitre
Monseigneur de Mercœur presque trois ans entiers
Echappé maints dangers par maints et maints sentiers
Ne vous prier aussi de me vouloir connaitre.

Si Guesdon remplit diverses missions pour le compte du chef de la ligue, il dut le faire principalement en compagnie de San Lorenzo — Saint-Laurens — de son nom francisé. Saint-Laurens (1), après avoir commandé une compagnie dans le régiment de la cornette blanche, fut gouverneur de Josselin et de Dinan. Guesdon lui voua un culte spécial et comme Olényx du Mont-Sacré, il lui dédia une pièce de vers dans laquelle il réclame pour ce capitaine de Mercœur une place à part dans l'estime des catholiques:

La France après ce temps devra bien recognoistre
Ce me semble à bon droit le sieur de Saint Laurens
Entre tous ses amis et plus zellez enfans
Qui au besoïn luy ont d'un bon cœur fait paroistre.

Dévoué partisan des amis de Mercœur, Guesdon

(1) Sur Saint-Laurens cf. de Carné. *Correspondance de Philippe II et des ligueurs bretons*, passim.

devait surtout marquer son affection et sa sympathie à ceux qui étaient l'âme même de la ligue en Bretagne : Philippe de Lorraine et de Bois-Dauphin. Ce fut poussé par la reconnaissance qu'il devait à Mercœur que le poète se décida à faire imprimer ses essais. Le 30 juin 1591, il dédiait au duc *Les Loisirs de Rodope* et il écrivait : « Il est messéant après avoir mangé tout un temps le pain de son maître et qu'au loing il l'a employé à ses affaires qu'il s'en retourne la main vuide, c'est-à-dire sans lui faire rapport de quelque profit ou quelque rareté du pays. » A Mercœur également furent dédiés en 1593 les *Meslanges et exercices*. M. de Bois-Dauphin se vit offrir les *Épigrammes, odes, stances* et *madrigalles* et Mme de Bois-Dauphin reçut l'hommage du *Premier Livre des Amours d'Euriclée.*

Toutes ces œuvres forment un mince volume qui fut imprimé à Nantes en 1593 chez Nicolas Desmaretz et François Faverye. Je n'en connais plus qu'un seul exemplaire conservé à la Bibliothèque de la ville d'Angers.

On se doute bien que le duc fut encensé par Guesdon, mais on ne peut rêver, quand on est chef de parti, une presse analogue à celle que constitua pour Mercœur la pléiade des poètes nantais. Olényx lui-même est dépassé par Guesdon, qu'on en juge plutôt :

L'indomptable, invincible et très fameuse France
Qui par le fer tranchant ses lis d'or estendoit
Jadis ou son plaisir bravement la guidoit
Avec un cœur guerrier regorgeant en vaillance

Qui sous les cieux n'avait de compagne en puissance
Tant chascun estonné sa grandeur redoutoit
Qui les sceptres voisins comme serfs possédoit
Rabaissant leur orgueil par le bois de sa lance

Semble avoir maintenant le cœur abastardy
Qu'il ne soit plus si vif, si bouillant et hardy
Et que lassé d'honneur elle perde courage

Reprenez vos esprits, non, non, braves françois
Pour votre sainte foy endossez le harnois
Assistans Monseigneur, prince vaillant et sage.

Cet appel à se ranger sous la bannière de la Sainte Union n'est pas le seul de l'œuvre de Guesdon. Il n'y a plus de foi, écrit-il, mais du moins avons nous encore le bonheur de posséder un homme qui fera revivre les beaux jours, il reste :

Ce grand Mercœur que Dieu nous a donné
Que les hauts cieux nous avaient ordonné
Pour nous régir et en tous temps défendre
Contre ceux là qui nous veulent surprendre.

Guesdon était d'un tempérament ardent, il s'était fait le champion de la ligue et de la foi catholique, il était l'ennemi juré du roi Henri ; ses vers sont pleins de fiel à l'égard des protestants et des faux catholiques de la ville d'Angers qui avaient adhéré à la politique des échevins et avaient expulsé le théologal Girault. De ses œuvres, j'extrais deux sonnets qui sont suffisamment significatifs.

Le premier est adressé aux Français calvinisés.

François ou courez vous? contre vostre patrie,
Contre la même foy qu'observaient vos ayeux
Dont la simple bonté valloit mille fois mieux
Que les desguisements dont est pleine vostre vie

Le traistre huguenot bouffi d'orgueil, d'enuie
A coulé ce poison dans vos cerveaux venteux
Qui ayant faict de vous, vous rendra mal-heureux
Vous faisant comme il faict a quiconque s'y fie.

Si fie qui voudra nous ne le croirons point
Il y a trop longtemps que debattons ce point
Puis nous sommes certains d'avoir la vraye Eglise

Dont Christ nous a basty l'asseuré fondement
Qu'il a promis garder inviolablement
En dépit de Calvin et du roy qui le prise.

Les intentions de Guesdon sont plus louables que sa poésie et ses arguments contre le huguenot sont faibles ; le sonnet qui anathémise les faux catholiques d'Angers vaut mieux, le poète est, ou du moins, semble plus convaincu de ce qu'il dit. N'est-ce pas la division des Angevins qui l'a forcé à quitter ces doux rivages de la rivière du Maine, les gracieux côteaux qui la dominent et ce foyer familial du Haut-Plessis ? Aussi bien les Angevins qui ne pensent pas comme Guesdon sont-ils malmenés en ces termes :

Bigots que vous sert-il de fléchir vos genoux
Devant un crucifix ou quelque image sainte
Puisque votre oraison est si fauce et contrainte
Que ne priez plus Dieu de mesme comme nous.

Gardez vous bien aussi que son juste courroux
Ne verse sur vos chefs une Sodome atteinte
Et que sourd à vos cris dédaignant vostre plainte
Vous ne voyez le ciel murmurer contre vous.

Au moins ne priez plus pour ce roi hérétique
Qui veut exterminer nostre foy catholique
Je parle seulement aux mieux vivants d'Angers

Pour le bien que je veux à ma pauvre patrie
Déplorant le mal-heur qui la gesne et la lie
Afin de la sauver si je puis des dangers.

Vainement multiplierait-on les citations de Guesdon, il ne possède à sa lyre poétique qu'une seule corde lorsqu'il s'intéresse aux questions religieuses et politiques. Mort aux huguenots et à Henri IV. Vive Mercœur et la Ligue ! Le *Delenda Carthago* de Guesdon est souvent ennuyeux et sans intérêt car il n'en renouvelle pas la manière comme surent le faire d'autres

pamphlétaires de ce temps qui rédigèrent en bouts rimés leurs élucubrations rémunérées ou non.

Les poèmes composés par Guesdon à l'imitation des Anciens et des Italiens sont préférables à ses œuvres politiques. Dans ses *Loisirs de Rodope,* il a surtout paraphrasé les églogues de Virgile et les épîtres d'Horace. Dans le goût qui poussa Guesdon à imiter les Latins qui chantèrent le charme de l'obscurité et les plaisirs des champs, faut-il voir simple caprice ou désir de revivre par la pensée les années heureuses où loin des soucis politiques, le poète vivait des jours fortunés en feuilletant les œuvres de ses amis latins à l'ombre des bois du Haut'Plessis ? Je l'ignore, toujours est-il que les vers par lui consacrés au charme de l'existence des campagnards ne sont pas si mauvais qu'ils n'eussent figuré avec honneur dans quelques-uns des Parnasse littéraires de son époque. Le morceau à l'imitation du célèbre *Fortunatos nimium...* est trop long pour être cité en entier, toutefois j'en détache quelques vers :

Bien heureux est celuy qui loing de tous affaires
Vit franc d'ambition et n'a point d'adversaires
Qui comme les anciens cultive de ses bœufs
Sans tromper son voisin les champs de ses ayeux.
. . . .
Doncq'en son petit lieu pour son premier mesnage
De sa vigne et d'un chesne il fait un mariage
D'un saule grisonnant, d'un foudroyant ormeau
D'un nouailleux cormier ou d'un large fouteau
Arbres seulement nez pour en faire alliance
Avec ce bois tortu qui a tant de puissance
N'étant si mal accort de vouloir allier
L'arbre du bon Bacchus avecques l'olivier
D'autant qu'ils ne pourraient durer en même terre
L'un étant pour la paix et l'autre pour la guerre.
. . . .

Dans la traduction des églogues Guesdon n'a jamais atteint à la majesté du vers de Virgile, mais il a rendu avec une simplicité naïve certains passages des poèmes du Cygne de Mantoue. Cette fin de la première églogue n'est pas dénuée de toute saveur.

Pour toy, tu peux encore ceste nuictée
Te reposer sous la verte ramée
Avecque moy, sçachant que la maison
N'est sans froumage et pommes de saison
Donc, je te prie allons faire retraite
Sous le couvert de notre humble logette
Car jà l'on voict fumer à gros bouillons
De nostre bourg le coupeau des maisons
Et des hauts monts l'ombre qui déja s'incline
Nous montre assez que la nuit est voisine.

Après ces premiers essais poétiques Guesdon désira voler de ses propres ailes, il ne voulut pas qu'on le prit pour un simple traducteur et dans la préface au lecteur du *Premier Livre des Amours d'Euriclée* il écrivit : « Je vous supply, mon cher amy, ne trouver estrange si voulant parler d'amour nous n'avons approché de la douceur et rare doctrine d'un Catulle, de la facilité et gentillesse d'un Properce ou d'un Tibulle lesquels, comme dit Pétrarque, *D'amor cantaro fervidamente...*, pour moy j'ay mieux aimé dire peu à ma fantaisie et selon mon caprice qu'estre estimé un traducteur. »

Il est regrettable pour sa réputation que Guesdon ne se soit pas maintenu dans sa voie primitive, il y aurait sans doute réussi. Le *Livre d'Euriclée* ne renferme guère que quelques chansons appréciables et les meilleures sont celles dont il a emprunté le tour à Ronsard et aux poètes de son temps.

Voici le début de l'une de ces chansons :

Voy ces pigeons gratieux
Amoureux
Comme ils pétillent de l'esle
Et s'en vont baisotants
Suçotants
Dessus cette herbe nouvelle
Voy ces rossignols mignards
Babillards
Dans ce joly verd bocage
Comme ils nous vont incitant
Et tentant
D'esbattre notre jeune aage.

Après l'apparition de son volume, en 1593, Julien Guesdon estima sans doute qu'il était sage de suivre le conseil qu'il donnait aux autres. N'avait-il pas écrit dans ses épigrammes :

Aux muses
Ce n'est pas peu
Que dire peu
S'il a quelque art et quelque grace
Car tel souvent qui dict beaucoup
Ne frappe pas le plus beau coup
Au pied sacré du Mont Parnasse.

Comme beaucoup d'autres qui peu à peu délaissèrent le duc de Mercœur quand ils virent sa politique hésitante et ses atermoiements, Guesdon rentra à Angers. Il y vécut dans un cénacle d'hommes instruits et de jurisconsultes, cultivant lui-même les lettres, relisant ses auteurs favoris et vivant de ses souvenirs.

Il fut principalement lié avec le célèbre auteur des *Commentaires sur la Coutume d'Anjou* : du Pineau (1) ;

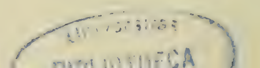
(1) Du Pineau (Gabriel), jurisconsulte célèbre, né à Angers en 1573 et conseiller présidial de cette ville en février 1600. Il fut l'auteur d'un savant commentaire sur la Coutume d'Anjou. Le manuscrit de cette œuvre est conservé à Angers. Le Commentaire fut édité en 1698, à Paris chez Coignard. Nicéron,

mais c'est vainement que dans le manuscrit de cet ouvrage et dans les éditions successives j'ai recherché les vers que M. Célestin Port affirme avoir été adressés par Guesdon au jurisconsulte angevin. Si ces vers ont été envoyés à du Pineau, il ne les a pas conservés (1).

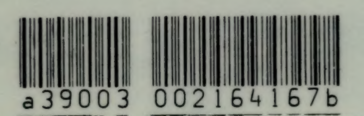
Poète par suite des circonstances, Guesdon a peu marqué dans notre histoire littéraire, il a joint sa voix à celle de tous les rimeurs à la solde de Mercœur, mais il n'a pu réussir à se faire un nom. Ses ambitions primitives ont été déçues et las d'attendre les succès politiques ou littéraires, Guesdon est revenu mourir sur les rivages fleuris de la Maine que sa mauvaise étoile et son désir de gloire lui avaient malencontreusement fait quitter.

dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, a consacré à Du Pineau un long article, tome XIV, pp. 35-81.

(1) Célestin Port. *Dictionnaire de l'Anjou*. A l'article Guesdon, le savant auteur a donné sur Julien Guesdon une notice très brève et c'est sans doute à l'aide de quelques renseignements fournis par lui à M. Grégoire, auteur de la *Ligue en Bretagne*, que ce dernier a dit quelques mots de Julien Guesdon dans le chapitre consacré à la Pléiade de Nantes. Ces deux auteurs sont les seuls qui se soient occupés de Guesdon.



CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.


a39003 002164167b